Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 52 (2006)

Artikel: Expérimenter une vie sans fin

Autor: Atallah, Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-270167

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EXPÉRIMENTER UNE VIE SANS FIN

> Avec la naïveté du douanier Rousseau, [Houellebecq] aligne de pauvres phrases linéaires, impuissantes à rendre compte de la complexité du réel. Son univers romanesque est unidimensionnel, univoque, et monosémique. Pas de soubassement de la langue chez lui, ni de résonance textuelle. Parce qu'il en est incapable, il feint de faire croire que sa position relève d'un choix esthétique. [...] Les vers de mirliton qui parsèment son roman sont emblématiques de la poésie qu'il croit y avoir insufflé. *La Possibilité d'une île* brille au royaume du kitsch. Houellebecq est un auteur empaillé. Ce qu'il écrit a l'odeur du déjà mort[1].

La Possibilité d'une île[2], sans nul doute, étonne, fascine par sa pertinence ou dégoûte par sa médiocrité, éblouit par sa génialité ou révolte par son nihilisme. L'extrême virulence des critiques énoncées dans la citation en exergue exhibe l'écœurement provoqué par le dernier roman sulfureux de Michel Houellebecq. Pourtant, d'autres journalistes, refusant de s'indigner, sont nettement moins acerbes ; ils deviennent même étrangement élogieux.

> « Quel est notre meilleur poète ? » demanda-t-on un jour à André Gide. « Victor Hugo, hélas ! » répondit-il. Quel est notre meilleur écrivain actuel ? Michel Houellebecq, hélas ! Mais Houellebecq tout de même. Celui qui a réveillé, à la fin du siècle dernier, une littérature française alors confite dans son nombrilisme béat. Sur un ton décalé, grinçant, agressif, il s'est emparé de sujets délaissés comme l'entreprise, les sciences, la pub, qui changeaient pourtant nos vies. Il a fait voler

---

1 Christophe Kantcheff, « *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq : le roman le plus con du monde », *Politis*, jeudi 8 septembre 2005, http://www.politis.fr/article1442.html, consulté le 14 septembre 2006.

2 Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005.

> en éclats la pensée politiquement correcte pour donner la parole à sa génération et à son époque, jusque-là bâillonnées par les soixante-huitards[3].

Il est manifeste que Houellebecq surprend et dérange, autant l'institution littéraire que les plateaux télévisés. Pourtant, la diversité des jugements qui affligent ce récit sont dans un nombre approximativement similaire à celui le glorifiant. Houellebecq, on aime ou on n'aime pas, mais, surtout, on tente d'argumenter afin de justifier un tel sentiment. Que doit alors penser le lecteur novice, si l'évaluation d'un tiers lui est indispensable ou, tout du moins, importante pour qualifier son rapport au texte ? Soumis à la première critique évoquée ci-dessus, le curieux pourrait s'interroger, par exemple sur la qualité d'écriture du roman : est-il bien ou mal écrit ? La rédaction de Houellebecq est-elle réellement composée de « pauvres phrases linéaires, impuissantes à rendre compte de la complexité du réel » ? Ce roman possède-t-il une quelconque qualité esthétique ? Est-il même possible de fixer définitivement des valeurs universelles afin de guider cette réflexion ? De telles questions peuvent être rattachées à un champ d'études philosophiques, nommé « esthétique », appartenant autant à la métaphysique, à la morale ou à la théorie de l'art, et qui a pour objet l'essence ainsi que la perception sensible de la Beauté. En d'autres termes, l'esthétique concerne le soubassement à partir duquel de tels jugements peuvent être déployés. Ainsi, par sa construction langagière, par ses capacités symboliques, ou encore par ses structures métaphoriques, un récit peut être reconnu comme susceptible d'induire chez le lecteur un plaisir d'ordre esthétique. Il est intéressant de constater ici que ce sentiment est évalué à l'aune de l'effet que la langue produit sur le lecteur. Mais peut-il produire un effet similaire sur tous les lecteurs ? Évidemment, il est légitime d'en douter. En fait, afin d'être plus précis, il est essentiel de remarquer que l'esthétique dépend étroitement des valeurs assignées à la

---

[3] Olivier Le Naire, « Le mystère Houellebecq », *Lire*, septembre 2005, http://www.lire.fr/enquete.asp/idC=49033/idR=200, consulté le 14 septembre 2006.

possibilité d'un jugement esthétique ; ce dernier n'est possible qu'à partir de ces valeurs, il est entièrement conditionné par elles, elles l'épuisent donc complètement. Autrement dit, tout jugement qualitatif d'un texte littéraire, se fondant sur un certain nombre de valeurs, est tributaire d'un système axiologique spécifique, que je nomme *référentiel axiologique*. Or, il est manifeste qu'il peut exister différents référentiels de ce type, basés chacun sur un ensemble de valeurs différentes auxquelles une préférence est octroyée. Et c'est au lecteur de décider, par un choix subjectif (que l'on pourrait appeler *choix axiologique*), des valeurs auxquelles il accordera sa préférence. En conséquence, le lecteur, dans son désir de juger de la beauté d'un texte, se voit d'une part dans l'impossibilité de sortir du référentiel axiologique particulier qu'il aura choisi, car un jugement esthétique est inéluctablement conditionné par les valeurs sur lesquelles il se fonde et, d'autre part, il est confronté à l'aspect conventionnel et consensuel de ce référentiel (s'il se rappelle avoir fait un choix parmi d'autres possibles). Partant parce que la Beauté est tributaire d'un référentiel axiologique particulier, aucune décision universelle et catégorique ne pourra jamais être adoptée en ce qui concerne le jugement esthétique d'un texte : la perception de la Beauté est donc affaire de convention partagée et de consensus social, jamais d'absolu.

Suite à ces conclusions et à moins que l'on ne désire ériger, davantage par dogmatisme que par rigueur rationnelle, un référentiel axiologique donné en norme naturelle, il est apparent que l'esthétique, si elle est prise comme unique critère de jugement, ne peut conduire qu'à une aporie : l'*aporie esthétique*. L'évidence qui caractérise cette dimension aporétique provient du fait qu'aucun système axiologique, de par son incompatibilité ontologique avec d'autres, ne permettra d'atteindre ni l'essence du Beau ni une perception sensible unique de la Beauté. Aucun critère, quel qu'il soit, ne pourra jamais être avancé pour qualifier une fois pour toutes un texte de beau. Alors qu'une telle conséquence pourrait désespérer le lecteur, j'y trouve au contraire un motif inespéré d'espoir. Du fait que la seule analyse

esthétique butera systématiquement sur une aporie, elle nécessite, principalement dans le champ littéraire mais également pour d'autres pratiques artistiques, un dépassement. Celui-ci n'est pas la mise à l'écart du jugement qualitatif d'un texte, mais, à l'inverse, une extension de ce que « qualité » devrait signifier. Afin de revenir à *La Possibilité d'une île*, je m'interroge sur sa spécificité propre : est-ce réellement sa nature esthétique qui dérange ? Ou est-ce surtout son ton polémique ? Il va sans dire qu'analyser un roman en le résumant à une de ces deux dominantes est davantage une preuve de naïveté que de rigueur. Cependant, pour dépasser de telles questions (constamment relatives aux valeurs de celui qui y répond), il est essentiel d'exercer ce que les phénoménologues appellent une *époché*, c'est-à-dire une suspension volontaire de la faculté de juger, et de l'effectuer autant sur les jugements de type esthétique que de type thématique. C'est ici que le lecteur avide de poursuivre sa recherche peut s'intéresser à la seconde critique qui entame cette étude. Il s'aperçoit que le chroniqueur ne met plus en avant des jugements sur la langue elle-même, mais sur les thèmes pris en charge et évoqués par Michel Houellebecq : « Sur un ton décalé, grinçant, agressif, il s'est emparé de sujets délaissés comme l'entreprise, les sciences, la pub, qui changeaient pourtant nos vies ». Ainsi, pour que le lecteur puisse établir une évaluation qualitative du texte de l'auteur belge, il peut être amené à s'intéresser au contenu du roman, plutôt qu'à son écriture (du fait que la seule appréciation de l'écriture ne peut être qu'aporétique). Mais de nombreux thèmes peuvent être analysés : « l'entreprise » ? « les sciences » ? « la pub » ? Afin de faire concilier mon intérêt avec celui du lecteur, je me propose de me substituer à ce dernier et d'étudier le thème central du récit qui est, est-ce un hasard ?, celui autour duquel les polémiques se sont faites les plus vives : la présence au sein du roman des thèses raëliennes. Cependant, par la délicatesse nécessaire à un tel traitement, il me paraît essentiel de ne pas me laisser emporter par des jugements hâtifs et réducteurs : ce n'est pas la doctrine de Raël qui m'intéresse ici, mais plutôt la manière dont elle est traitée dans le récit de Houellebecq. L'*époché* évoquée ci-dessus doit donc m'amener à interroger

ce thème en tant que motif littéraire : quel est son contenu propre ? comment est-il mis en scène ? quelles conséquences symboliques ou réflexives entraîne-t-il ? C'est à de telles questions que j'aimerais m'atteler à présent.

J'ai choisi de m'occuper du raëlisme en raison d'une part, de son importance capitale pour le déroulement de l'intrigue : ce sont les recherches des scientifiques raëliens qui conduisent à la vie éternelle de l'homme et, donc, à la possibilité de voir Daniel24 ou Daniel25[4] commenter leur première incarnation ; et, d'autre part, de l'adéquation structurelle entre les postulats fondateurs de la doctrine raëlienne, associant rationnel et irrationnel, et les diverses croyances, dissociant rationnel et irrationnel, qui animent les hommes d'aujourd'hui. En effet, à des niveaux différents – que ce soit à celui du roman, à celui du raëlisme « fictif » ou à celui du raëlisme « réel » –, les deux domaines fondamentaux de l'agir humain que sont la science et la croyance religieuse s'entrelacent et se répondent. Explicitons cela : en mettant en scène, au sein de l'univers de la fiction, les fondements, les rêves et les agissements de la secte française, qui sont analogues à ceux qu'elle revendique dans notre monde quotidien, Houellebecq offre au lecteur la possibilité de discerner clairement ce qui s'y dissimule. Pourtant, si le seul but de l'auteur était de décrire ce mouvement spirituel, un article de journal ou un essai auraient suffi. Un autre dessein, justifiant la forme romanesque, se fait jour : ce n'est pas l'idéologie raëlienne en tant que telle qui intéresse l'écrivain belge, mais plutôt le fait que ce qui s'y cache corresponde étonnamment aux schémas mentaux humains majoritairement en usage dans

---

[4] En quelques mots, le roman de Houellebecq utilise une structure narrative relativement complexe, proche de celle du roman de Clifford D. Simak, *Demain les chiens* (Paris, J'ai Lu (« Science-fiction »), 2002 [1952]). Cette structure soumet le lecteur à suivre l'alternance de deux récits : l'histoire de Daniel1 racontée par lui-même, puis, systématiquement commentée par ses clones, Daniel24, et Daniel25. Parlant d'un sujet similaire, ces derniers offrent donc une double représentation de la vie de Daniel1.

la société contemporaine. À ceux qui jugent instinctivement les prétentions scientifiques louables et les discours religieux, ou sectaires, absurdes, Michel Houellebecq propose de revenir, à travers son roman, sur cette évidence impensée. En effet, alors que les discours officiels des raëliens sont critiqués de toutes parts quant à leur naïveté, *La Possibilité d'une île* problématise – à travers l'espoir d'immortalité – l'interaction, le rapprochement, voire l'identification, auxquels nous ne portons peut-être plus attention, entre l'activité scientifique et certaines croyances religieuses. Or, il va sans dire que cette corrélation est également celle qui désigne le plus adéquatement les pratiques réelles de la secte : les raëliens invoquent la science et ses technologies afin de remplir leur « mission » mystique, le rêve millénaire d'immortalité. On en a pour preuve ces termes, par lesquels le prophète du roman s'adresse à ses fidèles :

> « La science, l'art, la création, la beauté, l'amour... Le jeu, la tendresse, les rires... Que la vie, mes chers amis, est belle ! Qu'elle est merveilleuse, et que nous souhaiterions la voir durer éternellement !... Cela, mes chers amis, sera possible, sera très bientôt possible... La promesse a été faite, et elle sera tenue »[5].

Pourtant, de nos jours, et peut-être le croyons-nous encore, tout semble opposer science et croyance ; alors que la première absolutise le pouvoir de la raison et de l'objectivité, la seconde est l'apanage inconditionnel de la foi et de la subjectivité. Il n'empêche qu'un point commun les unit indéfectiblement : toutes deux, nonobstant leur diversité d'approches, souhaitent atteindre, même sous forme de murmures, la possibilité d'une existence éternelle. À titre anecdotique mais révélateur, observons dans quelle mesure la science espère ce dessein en nous référant au texte *Engins de création*, du nanotechnologue Éric K. Drexler, chercheur au M.I.T :

---

[5] Michel Houellebecq, *op. cit.*, p. 254.

> Si nous parvenons [au temps où la maîtrise de la matière serait possible] – et si vous survivez – alors vous serez peut-être honoré par une liste sans fin de questions provenant de vos adorables arrière-petits-enfants : « Comment c'était quand tu étais enfant, avant la Grande découverte ? », « Qu'est-ce que ça faisait de vieillir ? », « Qu'as-tu pensé quand tu as su que la Grande découverte allait venir ? » et « Qu'as-tu fait alors ? ». Par vos réponses, vous leur ferez une fois de plus le récit de la conquête du futur[6].

Le caractère démagogique d'une telle profession de foi ne doit pas nous aveugler : certains scientifiques de haut niveau, de nombreux même, désirent, par la force de leur méthode et par la puissance de leurs technologies, atteindre ce qui semble *a priori* inatteignable. Maîtriser la matière, c'est aussi maîtriser sa structure, son métabolisme et, en dernière instance, sa disparition. Ce qui est important ici, c'est moins la possibilité de réaliser ce rêve que son existence même : l'injonction cartésienne d'être « comme maîtres et possesseurs de la nature »[7] revient à dominer un des caractères les plus inéluctables de cette dernière, la finitude humaine. Or, le désir d'immortalité a été de tout temps rattaché à la dimension mystique ou spirituelle de l'homme : seul Dieu était suffisamment omnipotent pour octroyer à l'homme la vie éternelle, seule une communauté croyant en ce Dieu pouvait atteindre ce nouvel état existentiel. Une difficulté subsiste néanmoins face à cette conception : la mort, et l'angoisse vertigineuse qu'elle suppose, ne pouvait être écartée du rêve humain. Entre l'éternité et l'homme, ce passage obligé se transformait en un croquemitaine insoutenable. Pour être éternel, il fallait d'abord mourir. Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que la science, dont la naissance s'inscrit chronologiquement dans la continuité du

---

6 Éric K. Drexler, *Engins de création : l'avènement des nanotechnologies*, préface de Marvin Minsky, introduction par Bernadette Bensaude-Vincent, traduction de Marc Macé, révisée par Thierry Hoquet, Paris, Vuibert (« Machinations »), 2005 [1986], p. 309.

7 René Descartes, *Discours de la méthode*, livre VI, Paris, Gallimard (« Folio Essais »), 1999 [1637], p. 131.

christianisme, ait pu souhaiter atteindre la vie éternelle sans passer par l'obligation de mourir. Il est intéressant de remarquer, sans pour autant pouvoir le développer longuement, que le savoir scientifique possède originellement de nombreuses caractéristiques communes avec l'attitude religieuse, chrétienne, en particulier. Trois rapprochements, qu'on se gardera d'imputer à de seules coïncidences, peuvent être évoqués.

Tout d'abord, science et christianisme postulent la linéarité du temps historique : l'homme progresse vers un aboutissement ultérieur, et cette progression est conçue de manière sensiblement rectiligne. Ensuite, le point d'achèvement de l'histoire humaine possède, dans les deux approches, le même trait dominant, assimilable à la Félicité : l'homme est conduit au Bonheur absolu, soit par sa maîtrise des technologies qui peuvent le rendre parfait, soit par l'intermédiaire d'une entité spirituelle qui lui offre l'état de Grâce. Finalement, troisième point commun, qui va me retenir dans la suite de mon étude, science et christianisme imaginent la possibilité pour l'humain de ne plus avoir à mourir – une seconde fois pour la religion chrétienne ou, plus ambitieusement pour la science, une première fois. De telles similitudes autorisent à concevoir science et religion comme deux dimensions de l'agir humain opposées méthodologiquement, mais équivalentes structurellement. La relation essentielle entre ces deux pratiques clarifiée, analysons le roman de Houellebecq sous l'angle du traitement de l'immortalité. En effet, cet espoir anthropologique, appartenant à la fois à une certaine pratique scientifique et au fondement de certains courants religieux, résonne étroitement avec le récit de l'auteur belge : grâce aux possibilités propres à la (science-)-fiction, l'immortalité peut devenir réellement effective (par le clonage) au sein du récit lui-même. Les avantages sont multiples ; en particulier, le fait que suite à la construction romanesque et aux parallèles établis, une réflexion subjective du lecteur peut voir le jour. Celle-ci, indépendante d'une abstraction théorique (que serait l'interrogation philosophique de l'immortalité, par exemple), devient singulière et concrète : c'est le parcours d'un individu lui ressemblant qui va être la source de son questionnement.

Partant de la composante bipolaire, scientifico-spirituelle, des raëliens – *La Possibilité d'une île* met en scène la possibilité fictionnelle d'une vie terrestre immortelle –, continuons notre étude par l'analyse de ces deux pôles de déploiement du rêve humain d'éternité au sein de la narration. Selon le premier pôle, scientifique, une saveur technique est attribuée au motif littéraire qui permet l'immortalité : le clonage à transfert mémoriel. En effet, grâce à une innovation imaginaire (mais non irréaliste, lorsqu'on prend connaissance de certains programmes scientifiques actuels), le clone, répétition génétique à l'identique d'un individu spécifique, se voit insuffler, à chaque nouvelle incarnation, l'ensemble des capacités mémorielles de son prédécesseur, car :

> La première loi de Pierce identifie la personnalité à la mémoire. Rien n'existe, dans la personnalité, que ce qui est mémorisable (que cette mémoire soit cognitive, procédurale ou affective) ; c'est grâce à la mémoire, par exemple, que le sommeil ne dissout nullement la sensation d'identité[8].

Par l'actualisation de cette technologie inventée, le clone n'est plus uniquement un être semblable physiquement, mais aussi superposable spirituellement, au modèle-souche ; il devient le Même, l'Identique, l'Immortel, comme nous le confirme Daniel 25 : « Daniel1 revit en moi, son corps y connaît une nouvelle incarnation, ses pensées sont les miennes, ses souvenirs les miens ; son existence se prolonge réellement en moi »[9]. Selon le second pôle, religieux cette fois-ci, le désir humain de cette existence sans bornes est bel et bien identifié comme relevant du domaine spirituel (même si ce sont les avancées propres de la recherche scientifique qui réalisent ce désir). C'est l'idéologie des raëliens qui conduit à cette « révolution métaphysique », qu'est l'immortalité – pour reprendre la qualification de tels résultats dans le premier ouvrage à scandale de Houellebecq, *Les*

---

[8] Michel Houellebecq, *op. cit.*, p. 27.
[9] *Ibid.*, pp. 414-415.

Particules élémentaires[10]. L'exposé de Miskiewicz, surnommé Savant, le chercheur attitré des Élohimites, l'illustre clairement :

> Pourquoi ne pas fabriquer directement un être humain adulte à partir des éléments chimiques nécessaires et du schéma fourni par l'ADN ? Telle est, très évidemment, la voie des recherches vers laquelle nous nous dirigeons dans le futur. Les hommes du futur naîtront directement dans un corps adulte, un corps de dix-huit ans, et c'est ce modèle qui sera reproduit par la suite, c'est sous cette forme idéale qu'ils atteindront, que vous et moi nous atteindrons, si mes recherches avancent aussi rapidement que je l'espère, à l'immortalité[11].

Le clonage par transfert mémoriel, conjecture futuriste imaginaire sans nul doute, permet donc de relier de manière réaliste, si on accepte l'hypothèse de départ, les dimensions scientifique et spirituelle au sein de l'intrigue. Ce sont d'ailleurs les conséquences de cette « expérience de pensée fictive », autant sur le rapport que l'être humain entretient à lui-même que sur la relation interne du couple science/religion, qui vont être développées tout au long du roman. Celle concernant l'existence humaine sera abordée plus loin lors de cette étude ; celle relative à la science et à sa composante religieuse va nous occuper maintenant. De ce qui précède, il est clair que science et foi ne sont pas corrélées sur le même niveau. On peut avancer que la science est présentée, dans *La Possibilité d'une île*, comme pourvoyeuse de solutions pragmatiques aux promesses d'immortalité de certains courants religieux, en particulier le raëlisme : « la science n'était que le moyen nécessaire à la réalisation de cette fabuleuse diversité vitale »[12]. La science ne se confinerait pas dans la rationalité implacable et désenchanteresse, mais ramènerait l'irrationnel au rationnel ; elle deviendrait elle-même, fictionnelle-

---

[10] Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, J'ai Lu (« Nouvelle Génération »), 2001 [1998].

[11] Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 241.

[12] *Ibid.*, p. 253.

ment en tout cas, l'enchanteresse du monde. Les Élohim, entités divines extraterrestres, étant avant tout férus de science, celle-ci serait l'équivalent d'une nouvelle pratique religieuse qui supplanterait les anciennes par son efficacité, d'une part, à conserver les rêves inscrits au plus profond de l'homme et, d'autre part, à les réaliser. Inversement, c'est en raison de l'existence chez les humains du désir d'immortalité que les scientifiques désirent approfondir leurs recherches en direction de cet absolu. Si la science est pourvoyeuse de moyens, la croyance religieuse est commanditaire de fins. L'exemple ci-après synthétise à merveille ce point en désignant l'origine de l'assujettissement à la science :

> [L]es Élohim qui nous avaient créés, nous et l'ensemble de la vie sur cette planète, étaient sans nul doute des scientifiques de très haut niveau, et nous devions à leur exemple révérer la science, base de toute réalisation pratique, nous devions la respecter et lui donner les moyens nécessaires à son développement [...][13].

L'interdépendance est on ne peut plus explicite : la foi en une race d'extraterrestres démiurges s'allie intimement avec la nécessité de recourir à la pratique scientifique. Cela nous rappelle évidemment un fonctionnement classique, déjà à l'œuvre, par exemple chez Galilée[14] : parce que Dieu a créé le cosmos mathématiquement, alors l'être humain doit user des mathématiques pour en percer les secrets *divins*. Ainsi, derrière les tentatives de compréhension scientifiques se cachent en fait des postulats originellement métaphysiques : si le clonage fait autant rêver, c'est avant tout parce qu'il peut concrétiser la réalisation d'un désir anthropologique millénaire fondamental. Spiritualité et science cheminent donc de concert vers la réalisation de l'humain, et cela depuis la naissance de cette dernière. Le lien

---

[13] *Ibid.*

[14] Galilée, « L'Essayeur », dans *L'Essayeur de Galilée*, présenté et traduit du latin par Christiane Chauviré, Paris, Les Belles Lettres (« Annales littéraires de l'Université de Besançon, 234 »), 1979 [1623].

entre les deux se solidifie : la propension de chacun à croire en la science ne provient pas exclusivement de ce qu'elle représente *en elle-même* (puissance de la raison), mais de ce qu'elle sert des idéaux de nature spirituelle et, donc, anthropologique. Elle devient un moyen en vue d'une fin. Et c'est à la découverte de cette collusion que nous convie, entre autres, *La Possibilité d'une île*.

Suite à ces explicitations, on pourrait légitimement se demander pour quelles obscures raisons certains journalistes traitent Houellebecq de raëlien (ou du moins de sympathisant du raëlisme), alors qu'il pointe au contraire une relation essentielle, cependant trop souvent perdue de vue, pour mieux comprendre nos croyances intimes. Pourquoi l'accuser d'utiliser le mouvement raëlien, alors que de nos jours, nous croyons tous – ou presque – bigotement à la science et à ses vertus ? Est-ce uniquement parce qu'il dérange ? Peut-on encore accuser ses phrases de « ne pas rendre compte de la complexité du réel », comme le prétend Christophe Kantcheff[15] ? On l'a aisément constaté, une conclusion, positive, que l'on a pu tirer du roman de l'écrivain belge correspond à cette mise en évidence de la « religiosité » des idéaux scientifiques ainsi que de la « scientificité » que l'on désire apposer aux idéaux religieux : au-delà de la spécifique ferveur raëlienne, c'est à tout un chacun que cet éclaircissement s'impose. L'utilisation du mouvement raëlien, thème parfaitement adéquat pour illustrer l'interdépendance entre spiritualité et matérialité (car ce mouvement spirituel se propose d'actualiser pragmatiquement les promesses religieuses), est donc bien un moyen littéraire, et non une fin en elle-même, qui permet à tout lecteur de questionner, s'il le désire, la relation qu'il entretient face à la science d'une part, à la croyance de l'autre. Il est alors évident que les chroniqueurs qui attaquent le soi-disant raëlisme de Houellebecq ne font tout simplement aucune différence, ce qui est un tort, entre l'utilisation fiction-

[15] Christophe Kantcheff, *art. cit.*

nelle de cette doctrine et la réalité[16]. Laissons-là cette polémique, car un autre élément doit être abordé. En effet, s'arrêter à cette seule constatation du rôle littéraire du thème raëlien nous induirait à penser que le récit s'intéresse exclusivement au lien entre croyance et science. Or, son pouvoir de clarification est mis au service d'une autre interrogation, socio-économique cette fois-ci, à laquelle nous allons consacrer la suite de notre propos : le motif littéraire de la secte fonctionne à deux niveaux. Après avoir explicité le premier (la doctrine raëlienne en elle-même), tournons-nous vers le second (la secte comme représentative des schémas socio-économiques contemporains).

Thématiquement, la réalisation de l'espoir métaphysique de l'immortalité met fin à deux drames de l'humanité, reliés intrinsèquement entre eux. Le premier, d'ordre philosophique, peut être identifié à la finitude humaine ou, plus généralement, à la mort. La peur de celle-ci, l'angoisse qui effleure tout être qui s'autorise à y penser, voire la passivité qu'une telle réflexion est susceptible de produire, sont définitivement bannies du champ de l'existence humaine. Il en va de même pour le désespoir procuré par la vieillesse :

> Vieillir, à aucun moment de l'histoire humaine, ne semble avoir été une partie de plaisir ; mais dans les années qui précédèrent la disparition de l'espèce c'était manifestement devenu à ce point atroce que le taux de morts volontaires [...] avoisinait les 100 %, [...][17].

La justification d'une telle frénésie suicidaire, conséquence du traitement abject et amoral des personnes âgées déjà perceptible lors

---

[16] De plus, oublient-ils que l'immortalité promise n'est pas due aux Élohim, comme certains adeptes aliénés le pensent (cf. Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 111), mais qu'elle est, dans le roman, la conséquence de l'innovation technologique présentée comme l'aboutissement des travaux de Savant ? Ce qui réduit à néant la pertinence des accusations proférées à l'encontre de Houellebecq quant à son adhésion soupçonnée au mouvement raëlien.

[17] *Ibid.*, p. 91.

de la canicule de l'été 2003 en France[18], et de cette souffrance paroxysmique, est reliée à la forme économique prise par la société dans le courant du XXe siècle ; c'est-à-dire le libéralisme. Dans un monde libéral « trait[ant] les vieillards comme de purs déchets »[19], Houellebecq insiste parfois lourdement là-dessus, vieillir signifie se désagréger, devenir méprisable, ne plus avoir accès à la jouissance – celle-ci ne restant accessible qu'à la seule jeunesse, comme le dit Isabelle, la première femme du héros Daniel1 :

> Tu connais le journal où je travaille : ce que nous essayons de créer c'est une humanité factice, frivole, qui ne sera plus jamais accessible au sérieux ni à l'humour, *qui vivra jusqu'à sa mort dans une quête de plus en plus désespérée du fun et du sexe ; une génération de* kids *définitifs*. Nous allons y parvenir, bien sûr ; et, dans ce monde-là, tu n'auras plus ta place[20].

Grâce à la découverte de l'immortalité, la mort et la vieillesse, ainsi que leurs conséquences sur les humains, ne sont guère plus, désormais, que des cauchemars surannés : la nouvelle technologie du clonage par transfert mémoriel a apporté la sérénité à l'homme, enfin. On retrouve ici une des dimensions propres au christianisme : la confiance (*fides*) absolue dans le message christique conduira au Bonheur de tout être humain.

Le second drame (la vieillesse), d'ordre pragmatique, mis en scène dans *La Possibilité d'une île*, permet de mieux comprendre le rapport que l'être humain entretient avec lui-même dans une société de consommation libérale, où la jouissance immédiate est promue au rang de la seule valeur fondamentale de l'existence – les valeurs religieuses traditionnelles étant mortes depuis longtemps. Si les raëliens, « Sains » pour Daniel1 du fait qu'« ils ne souhaitaient pas

---

[18] *Ibid.*, p. 92.
[19] *Ibid.*
[20] *Ibid.*, p. 37 ; je souligne.

vieillir »[21], convainquent tant d'adeptes, c'est, d'après le roman, parce qu'ils répondent aux souffrances d'un individu *en situation*. La mort et la vieillesse sont devenues si insoutenables dans un monde gouverné par les seuls impératifs de jouissance, que leur échapper, même par l'adhésion à une secte, devient un besoin de tous les instants. Être immortel octroie l'oubli de la vieillesse, ainsi qu'une jouissance sans bornes. C'est cette unicité axiologique de la société libérale qui pousse Houellebecq à exploiter la sexualité, si crûment : « [...] la différence d'âge était [...] l'ultime limite [...]. Dans le monde moderne, on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais il était interdit d'être vieux »[22]. En effet, les besoins sexuels, en particulier, paraissent être le seul point commun de l'humanité à travers les âges ; ils seraient donc, selon le narrateur, les éléments définitoires exclusifs de la nature humaine – l'extrapolation vers le désir d'immortalité semble alors évidente. Or, la vieillesse, précisément, croît au fur et à mesure que la possibilité de réalisation des désirs sexuels décroît. Plus on est vieux, moins nos désirs auraient de chance d'être satisfaits, ainsi que le commentaire rapporté de Daniel17, d'une sécheresse toute scientifique, nous l'indique :

> « *La situation est, semble-t-il, très différente en ce qui concerne le mâle humain. Soumis à des dégradations esthétiques et fonctionnelles [...], il parvenait cependant à les surmonter tant qu'étaient maintenues les capacités érectiles de la verge. Lorsque celles-ci disparaissaient de manière irrémédiable, le suicide intervenait en général dans les deux semaines* »[23].

Cette dure réalité, exagérée pour beaucoup, peut expliquer l'attitude nihiliste dont on affuble généralement Houellebecq. Pourtant, sa logique est difficilement contestable dans son intégralité : la sexualité fait partie des besoins humains principaux, elle appartient donc à

---

[21] *Ibid.*, p. 118.
[22] *Ibid.*, p. 213.
[23] *Ibid.*, p. 103.

l'être de l'homme[24]. Ne plus avoir la capacité de la pratiquer, même sans qu'elle aboutisse, c'est, d'une certaine manière, pour l'auteur belge, ne plus pouvoir être soi-même – surtout dans un monde qui érige cet élément comme primordial. De plus, et ça ne fait que renforcer ce raisonnement dérangeant, si une société est basée sur la satisfaction des désirs, quelle place reste-t-il aux personnes âgées ? « Non seulement les vieux n'avaient plus le droit de baiser, poursuivi[t] [Daniel1] avec férocité, mais ils n'avaient plus le droit de se révolter contre un monde qui pourtant les écrasait sans retenue »[25]. *La Possibilité d'une île* illustre parfaitement la thèse selon laquelle la seule solution qui est offerte à l'humanité, afin que la souffrance cesse d'être intolérable et que la jouissance reprenne ses droits, c'est la mise à mort de la vieillesse. Non par son éradication concrète, mais par la possibilité qu'elle n'advienne plus : la vie humaine doit accéder à l'immortalité. Raisonnement rigoureux dont, malheureusement, certaines prémisses sont visibles dans ce début de XXIe siècle (refus massif de vieillir par le recours aux soins esthétiques, maisons de retraite mises à l'écart et ignorées, etc.).

De ces deux drames résolus fictionnellement par le clonage raëlien, on constate que l'éternité n'est pas réalisée afin de remplir une tâche religieuse, mais, bien au contraire, d'une part, pour perpétuer une société libérale idéalisant la jouissance individuelle et, d'autre part, pour anéantir la possibilité même de vieillir – inconciliable avec cet impératif de consommation sexuelle à outrance. Une synthèse nous est d'ailleurs très clairement proposée par Daniel1 à ce propos :

> Dans le fond j'aurais certainement eu des objections, par exemple que l'amour non possessif ne *paraissait concevable que si l'on vivait soi-même dans une atmosphère saturée de délices, d'où toute crainte était*

---

[24] « [N]ous sommes des corps, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles », *ibid.*, pp. 217-218.

[25] *Ibid.*, p. 216.

> *absente, en particulier la crainte de l'abandon et de la mort*, qu'il impliquait au minimum, et entre autres choses, l'éternité [...][26].

Ainsi, l'espoir de vie éternelle s'est vu attribuer, au travers du texte de Houellebecq, de nouvelles dimensions : à ses origines uniquement spirituel, il est devenu dorénavant autant scientifique qu'économique. Pourtant, il serait naïf de croire que la construction romanesque étudiée ici tente de nous indiquer que la science, si elle mettait l'éternité à disposition de l'humain, aurait tué la croyance. Au contraire : c'est parce que la croyance, partagée communément dans une religion, est essentielle à la socialité de l'existence humaine, en fixant à l'homme des desseins d'accomplissement, que la science, ainsi que ses technologies, peuvent imaginer réaliser ces derniers.

La corrélation entre croyance religieuse et pratique scientifique se fait jour dans *La Possibilité d'une île* par une exploitation thématique adéquate offerte par les potentialités du motif raëlien. En se basant sur un mouvement religieux fondé sur la toute-puissance scientifique, la narration de Houellebecq insiste sur le rapprochement entre les promesses de la science et le rêve anthropologique de l'immortalité qui est présent, entre autres, dans le christianisme. Cette analyse peut être rendue encore plus pertinente par la brève évocation d'un moyen formel mis en scène par l'auteur belge afin de renforcer le rapprochement entre science et croyance. Ce moyen est représenté par la dénomination des différents chapitres du roman : « Daniel1, 24 », « Daniel24, 6 », « Daniel25, 4 » ; etc. À la manière des textes bibliques, organisés d'une façon analogue, les pages de *La Possibilité d'une île* construisent un recueil de récits de vie : celui de Daniel1, fondamental, car premier, et de deux de ses futurs clones, Daniel24 et Daniel25, qui se contentent de commenter le récit de vie originel. Évidemment, par la forme de ces dénominations, ces commentaires ne peuvent être assimilés à une seule fonction historique ; une fonction mystique – voire religieuse, lorsque l'on sait que les néo-

---

[26] *Ibid.*, p. 198 ; je souligne.

humains sont dirigés par la Sœur suprême – y est superposée. Ce qui est étonnant dans l'affichage explicite de cette dimension spirituelle des néo-humains, c'est que ceux-ci, étant le produit glorieux de la civilisation technologique, devraient être *a priori* imperméables à un quelconque mysticisme. Pourtant, autant par la désignation des chapitres s'y consacrant que par la forme d'organisation sociale, proche de la vie monastique qu'ils adoptent, ces mêmes néo-humains évoquent davantage une nouvelle secte, qu'une existence strictement rationnelle. Une fois de plus, l'écrivain belge nous convie à un rapprochement osé : même la civilisation la plus technologique qui soit, où l'amour, les émotions, la mort, auraient disparu, ne peut échapper à une dimension spirituelle. Ce n'est peut-être plus le christianisme que nous connaissons, ni le raëlisme, mais cela reste une forme de croyance spirituelle et dogmatique. Apparemment, pour Houellebecq, la croyance n'est pas du ressort du seul homme ou des seuls néo-humains, mais de toute conscience individuelle (qui est un des rares critères partagés par ces deux espèces). La science ne tue aucunement la croyance, elle ne peut se passer de la croyance, elle est elle-même croyance.

Au moment de conclure cette étude, il me semble nécessaire d'élargir la réflexion à partir du procédé central qui donne à ce roman une part de sa crédibilité et de sa sagacité : en l'occurrence, le clonage par transfert mémoriel – élément « science-fictionnel » par excellence. Pourtant, malgré les apparences, celui-ci n'est pas radicalement imaginaire : les laboratoires travaillant autour des systèmes intelligents artificiels réfléchissent sur des problèmes où un tel transfert serait possible ou, en tout cas, souhaitable. De plus, le clonage, on le sait bien, est un sujet brûlant de l'actualité scientifique depuis quelques années déjà. La réunion, pensée par Michel Houellebecq, de ces deux directions de la recherche scientifique, est effectivement ce qui fait appartenir ce roman, en partie tout du moins, à une *science-fiction réaliste* (du fait qu'il se base sur des avancées technologiques réalisables dans un futur plus ou moins proche, ou contenues potentiellement dans la recherche de l'époque d'écriture).

En concevant un monde possible analogue au nôtre, dans le sein duquel une technologie – qui a concrétisé un désir aussi vieux que l'humanité – est actualisée, *La Possibilité d'une île* dispose de tous les éléments requis permettant d'ouvrir une voie de réflexion subjective. En effet, mettre en scène un univers fictif réaliste, fondé sur l'actualisation d'une technologie de notre temps, est une des modalités octroyant à quiconque la possibilité, hautement humaniste, de s'immerger dans l'intrigue et de prendre en charge les interrogations suscitées par ce que l'on y découvre.

De multiples questions peuvent surgir à la lecture du roman : les clones existeront-ils un jour ? à partir de quelle technologie ? avec quelles conséquences ? Les raëliens sont-ils fous ou, au contraire, lucides dans leur rapport à la science ? La société libérale occidentale se dirige-t-elle effectivement dans la direction cataclysmique présentée par l'auteur ? etc. Mais celle qui m'intéresse ici se propose de penser plus loin : comment, moi, lecteur, puis-je me référer aux ambitions scientifiques et aux promesses de leur réalisation, massivement en vogue depuis le milieu des années 1950 ? Ne suis-je pas en fait face à une approche de type spirituel, déguisée sous les fards de la rationalité – illustrée adéquatement par le thème des raëliens ? Le récit de Houellebecq figure la composante religieuse ancestrale qui appartient à tout être conscient. Cette religiosité, qui contamine notre adhésion indubitable à la science, est dérangeante, mais non dépourvue de pertinence : si les hommes contemporains croient, pour une majorité, au pouvoir rationnel de la science, c'est davantage parce qu'elle promet de concrétiser leur désir égoïste que par sa stricte utilisation de la rationalité calculante. Or, l'acte de promettre, on le sait bien, relève, pour celui qui veut y croire, de la confiance et, donc, de la foi. Lorsque les scientifiques nous affirment pouvoir régler le problème de la faim dans le monde, par exemple en utilisant les OGM, c'est une promesse ; lorsque les chercheurs nous assurent que le SIDA ou le cancer peuvent être vaincus, c'est également une promesse. Ces promesses de la science, ainsi que tant d'autres, sont celles qui nous rassurent, qui nous font rêver à un futur sans maladie, sans pauvreté, voire sans mort. C'est face à une telle réalité contem-

poraine que la littérature de science-fiction a un rôle fondamental à jouer. En forgeant des éléments technologiques imaginaires (sans être pour autant complètement irréalistes), et en les mettant en relation avec des individus singuliers, la science-fiction permet en effet de penser le rapport à la science autrement et, peut-être, plus rigoureusement qu'on serait porté à le croire. Certes, cette littérature n'est pas toujours bien écrite ou attentive à la corrélation langagière entre le fond et la forme ; on incrimine, souvent à juste titre, son indifférence à la dimension esthétique. Mais, on l'oublie parfois, ce n'est pas son dessein ! Son rôle est ailleurs, en tout cas pour ses ouvrages les plus convaincants : en refusant la recherche systématique de nouvelles expériences esthétiques, elle met l'accent sur le désir humaniste de raviver notre réflexivité. Le procès intenté à Houellebecq, par exemple, est également celui qui entache la science-fiction depuis trop de temps déjà. Devons-nous la condamner à ne jamais pouvoir appartenir au cercle restreint des œuvres « littéraires », à cause de ses seules carences esthétiques ? Devons-nous privilégier une définition exclusivement esthétique de la littérature alors que l'homme, peut-être plus que jamais, par le pouvoir absolu conféré par manque de réflexion (ou par foi naïve) au monde scientifico-économique, doit méditer le monde dans lequel il existe ? Je ne le pense pas. La science-fiction, malgré ses défauts, ouvre à la réflexivité humaine, par son traitement thématique, l'occasion unique, dans le monde actuel, de repenser la place que devrait occuper la science et, surtout, ses technologies. En conclusion : les analyses littéraires doivent-elles être thématiques, formelles ou purement esthétiques ? Aucune réponse normative n'existe, car cela dépend d'un *choix axiologique* subjectif. Il est cependant nécessaire de garder à l'esprit que la Beauté, s'il n'y a qu'elle, ne peut que nous aveugler.

Marc ATALLAH
Université de Lausanne